

RT p 69m

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

DISCOURS

PRONONCÉS

À LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS

LE SAMEDI 16 AVRIL 1898

PAR

M. DARLU

ET

M. ALFRED RAMBAUD

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCVIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



150492

DISCOURS DE M. DARLU

DISCOURS DE M. DARLU.

*Quelques considérations sur l'état actuel et sur la méthode
des sciences sociales.*

MONSIEUR LE MINISTRE,

MESSIEURS,

Combien de temps faudra-t-il et quel éloignement pour que l'historien de l'avenir puisse apercevoir avec un relief suffisant les traits principaux du siècle qui s'achève, et en saisir la caractéristique ? Pour nous qui ne pouvons le comparer qu'à ceux qui l'ont précédé, sans le mesurer aux suivants, ce siècle, qui a commencé au bruit du canon de Marengo et qui va finir dans le tumulte pacifique d'une exposition universelle où 50 nations apporteront les produits de leur art et de leur industrie, a bien la figure, oserai-je le dire naïvement comme je le pense, d'un siècle géant, pendant lequel le foyer de la civilisation a brûlé avec une intensité incom-

parable, tandis que sa flamme a rayonné sur toute la terre. Tous les organes de la vie sociale ont grandi jusqu'à déconcerter le regard du praticien : ateliers, marchés, voies de communication, armées, laboratoires et écoles. Des sciences entières ont jailli du cerveau des savants, comme l'astronomie stellaire. Des peuples sont sortis du sol tout formés, comme ces extraordinaires États-Unis d'Amérique, auxquels notre très cher président consacre depuis des années son infatigable curiosité, et qui le méritent bien, peut-on dire; car ils sont tout un monde en fermentation. En même temps la mystérieuse Afrique percée à jour et partagée; l'humanité d'Extrême-Orient, après 4,000 ans d'une civilisation isolée, entraînée pour toujours dans l'orbite de la nôtre; dans le vieux monde, des empires plus vastes que l'histoire n'en avait connus : l'un qui s'étend sans interruption du pôle à l'Himalaya, de la Suède au Japon; l'autre qui couvre la terre par places et compte plus de 350 millions d'hommes, un quart environ du genre humain : jamais depuis le moyen âge, depuis la chute de l'Empire romain et la naissance des nations modernes, la carte politique du globe n'avait subi des changements aussi étendus et probablement aussi décisifs. Jamais non plus depuis la formation du régime féodal, la société n'avait été transformée aussi profondément qu'elle l'est par l'avènement de la masse du peuple au gouvernement des États. Et quand donc l'énergie humaine a-t-elle enfanté des miracles d'héroïsme plus grands? Les Livingstone et les Nansen valent les Colomb et les Albuquerque. Et quand l'imagination a-t-elle produit des merveilles d'art et de poésie plus abondantes? Mettez en pensée les poèmes de Byron et de Victor Hugo auprès de la poésie de Pope ou de Voltaire, les opéras de Wagner auprès de la musique de Rameau ou de Grétry, voire de Mozart; comparez la philosophie de Hegel ou celle de Spencer avec la critique de Hume ou l'idéologie de Condillac, partout la grandeur de ce temps, son énormité, dirai-je, éclatera avec la même disproportion.

Mais on peut «diviser les difficultés» : c'est la méthode de la science, depuis Descartes, et celle de l'art de tout temps. Si nous nous bornons à considérer le progrès de l'activité spéculative en ce temps, il n'est plus impossible de le suivre et même de le mesurer dans les divers ordres de la connaissance, et je crois qu'on pourrait s'accorder à reconnaître qu'il n'a nulle part été plus considérable que dans le domaine des études historiques. Et peut-être, Messieurs, en considérant la grandeur et la portée des résultats obtenus dans cette branche du savoir, auriez-vous quelque indulgence pour le prophète qui s'obstinerait à chercher un nom à ce siècle et se risquerait à l'appeler, au point de vue de l'idée, *Le Siècle de l'histoire*.

En effet, toutes les actions des hommes, sans exception, dans tous les temps, dans tous les pays, sont devenues l'objet d'une enquête incessante, poursuivie par des milliers de chercheurs. A côté de l'histoire politique, elle-même infiniment accrue, se sont formées des histoires particulières, en si grand nombre que je ne saurais les énumérer toutes : histoire des mœurs, de l'art, des sciences, des religions, du langage, des institutions juridiques, économiques, etc. ; et tous ces affluents ont formé, à eux tous, une vaste histoire générale, cette histoire de la civilisation, qui se développe sous vos auspices⁽¹⁾, Monsieur le Ministre, et par vos travaux personnels⁽²⁾. Chacune de ces histoires cependant, en habituant notre regard aux perspectives du passé, a changé l'aspect du présent. Les études les plus vénérables se sont transformées. Les dogmes ont perdu leur caractère d'éternité. La grammaire elle-même est devenue historique. L'histoire littéraire a découvert successivement par delà l'idéal classique français auquel La Harpe, en 1805, rapportait encore toutes les œuvres de l'esprit, l'idéal

⁽¹⁾ *L'Histoire générale du 17^e siècle à nos jours* se publie sous la direction de MM. Rambaud et Lavissee.

⁽²⁾ *Histoire de la civilisation française*, 3 volumes, chez Armand Colin.

anglais de Shakspeare, l'idéal italien de Dante, l'idéal grec de Sophocle, l'idéal indien de Valmiki, et tant d'autres, qu'elle nous a appris à comprendre et à goûter. Le folk-lore a suivi la poésie plus loin encore, jusqu'à sa source qui est dans l'âme populaire; et, chemin faisant, il a fait mille charmantes découvertes; par exemple, il a retrouvé la trace des pas du Petit Poucet, pas de sept lieues vraiment, de la Grande Ourse au palais de Versailles⁽¹⁾. L'histoire de l'Orient a reculé nos origines; elle a retrouvé le sens des langues abolies, elle a déchiffré sur des briques les annales des empires de l'Euphrate et du Tigre. Elle a fait sortir du sol qui les avait recouverts la ville de Ninus et l'art assyrien; elle a réveillé dans leurs tombeaux les héros homériques de Troie et de Mycènes, et les rois des dynasties immémoriales de l'Égypte. En même temps les géologues trouvaient dans les couches inférieures du sol des ossements fossiles, des pierres taillées, du bois carbonisé, monuments inattendus d'une humanité primitive. Et la préhistoire, qui est encore de l'histoire, nous a raconté l'homme quaternaire. Elle prolongeait ainsi les soixante siècles de l'époque historique en une immense perspective de siècles écoulés par centaines; elle rattachait l'histoire de l'homme à celle de la terre. Enfin, de tant de découvertes, de vues, de souvenirs, s'est élevée une idée d'une généralité suprême, l'idée philosophique de l'évolution, sorte de point de vue sur l'univers, d'où l'esprit a cru pouvoir considérer presque à la fois les mouvements des astres, les transformations des êtres vivants, le progrès des sociétés. Le savant philosophe Herbert Spencer en a composé tout un système qui soumet le flux de toutes choses au rythme de ses formules abstraites. Et notre Renan, dans un brillant article de la *Revue des Deux-Mondes* que les lecteurs de mon âge n'ont pas oublié, s'amusaît à faire chanceler les sciences de la nature et à les précipiter dans

⁽¹⁾ *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*, par M. Gaston Paris (1875).

l'histoire, depuis la biologie, qui enseigne l'histoire de la vie sur la terre, jusqu'à la chimie, qui raconte l'histoire quasi fabuleuse de la molécule dans l'éther. Il ne faisait qu'une exception, si je me souviens bien, par respect sans doute, à moins que ce ne fût par dédain, en faveur de la métaphysique, laquelle cependant il ne tenait qu'à lui de nous donner pour l'histoire de l'éternel.

Tel est à peu près le cercle qu'a décrit l'idée historique. Mais si ingénieuses, si séduisantes que semblent les vues de Renan et de Spencer, il ne faudrait pas croire que les sciences doivent se perdre dans l'histoire, comme les fleuves dans la mer. La vérité est tout opposée. De l'histoire, au contraire, doivent tendre à se dégager certaines sciences, celles précisément dont j'ai à vous entretenir, les sciences sociales. Plusieurs d'entre elles sont encore presque tout historiques. Et toutes ont reçu du développement de l'histoire l'impulsion qui les a fait fleurir en ce temps. C'est grâce à l'histoire que les choses humaines, qui n'avaient guère été jusqu'alors que l'objet des préceptes du moraliste ou des calculs du politique, sont devenues un objet de savoir. Pourtant les sciences sociales doivent avoir leur manière propre de considérer cet objet. Car, à peine nées, elles ont répandu sur l'histoire une lumière nouvelle. Elles lui ont imposé des cadres nouveaux. C'est elles qui ont dressé la liste de toutes ces histoires particulières que j'énumerais tout à l'heure. Chacune d'elles a suscité l'histoire spéciale sur laquelle elle avait besoin de s'appuyer. Et toutes ont fait prédominer sur l'histoire pragmatique l'histoire générale des sociétés.

Cependant on ne saurait dire encore si elles ont leur assiette définitive. Ce qui frappe les regards quand on commence à les examiner, c'est la diversité et l'opposition des théories, la mêlée des doctrines, la lutte des écoles entre lesquelles elles sont partagées. Récemment, on entendait à Genève quatre docteurs en économie politique venus des quatre points de l'horizon, et leurs

discours ont été publiés sous ce titre : *Les quatre écoles*. Mais il y en a bien plus : école déductive, école empirique, idéaliste, matérialiste, historique, évolutionniste, nationaliste, *étatiste*, individualiste, libérale, socialiste; pour être exact, il faudrait en compter autant que d'auteurs. N'est-ce pas là le caractère des sciences qui se cherchent encore et qui ne sont pas un système de vérités, mais un chaos d'opinions? Tel est sans doute le sentiment, non pas du savant qui en a approfondi quelque'une pour son compte, mais du profane qui les cherche dans les livres. C'est pourquoi il m'a semblé qu'il pouvait être utile d'y regarder d'un peu près, et de proposer ici les réflexions du philosophe pour les soumettre, Messieurs, à votre compétence de spécialistes. La philosophie aime les vues d'ensemble, sans doute parce qu'elle ignore le détail. Elle démêle assez bien les idées directrices des sciences, mais elle ne prétend pas se substituer à elles pour deviner *à priori* l'explication du réel. Elle se contente volontiers aujourd'hui, dans l'ordre spéculatif tout au moins, d'être une critique des sciences. Et, par conséquent, ses réflexions doivent subir un double contrôle, celui des faits et celui des sciences elles-mêmes. L'occasion est donc favorable pour essayer ensemble de débrouiller l'état actuel des sciences sociales et même, s'il est possible, de pressentir leur avenir.

Je voudrais d'abord les distinguer de l'histoire, avec laquelle elles ont de si étroits rapports : elles en tirent, en grande partie, leurs matériaux et jamais, sans doute, elles ne s'en dégageront entièrement⁽¹⁾. La distinction est donc délicate, puisqu'elle ne peut être une séparation; mais elle est importante, car il s'agit du caractère même de la science. L'histoire est une narration; elle retrace la succession des événements. La science sociale est une explica-

⁽¹⁾ Voir une intéressante communication de M. Levasseur à la Société d'économie politique sur *l'Emploi de la méthode historique en économie politique*. Séance du 5 novembre 1897.

tion : elle cherche dans le flot des événements les lois permanentes, ce qu'un savant contemporain a appelé le « déterminisme des phénomènes », ce qui est, pour parler comme les anciens, la nature des choses. L'histoire décrit des événements concrets qui se sont produits un certain jour, en un certain endroit, et qui, dépouillés de ce caractère local, cesseraient d'être des faits historiques : une bataille, un traité, le vote d'une constitution, la rédaction d'un code, un partage de terres, une vente de communaux. La science sociale conçoit, à propos de ces événements, des phénomènes généraux de nature à se reproduire : l'ardeur guerrière des peuples pauvres, la forme ou la sanction des traités, les caractères de tel genre de constitution, la production comparée de la grande et de la petite propriété, le rapport dans un système d'institutions juridiques du statut personnel et du statut réel. L'histoire cherche à imaginer les faits passés, tels qu'ils auraient frappé nos yeux si nous en avions été les témoins, ce qui lui a fait donner par quelques logiciens le nom de science subjective (bien qu'à vrai dire, elle ne soit ni scientifique ni subjective). Dans un discours récent, un éloquent historien, M. Sorel, disait fort bien, en se plaçant au point de vue de l'histoire : « Comprendre le passé, c'est le revivre; l'expliquer, c'est le ranimer ⁽¹⁾. » Et à propos de l'histoire du droit en particulier, il conseillait aux jeunes gens qui l'écoutaient « de restituer dans les termes du code l'humanité complexe, ondoyante, mais familière, mais passionnée, que les législateurs en ont ôtée »; il les pressait de ne pas laisser aux moralistes, aux romanciers, aux dramaturges, à un Balzac, à un Dumas, « le privilège de poser dans leur réalité poignante les questions qui touchent de plus près l'être humain ». Voilà l'histoire, sans doute, dramatique, pittoresque, passionnée. On ne saurait parler ainsi de la science sociale. Elle ne se pique nulle-

⁽¹⁾ Discours prononcé à la rentrée solennelle de l'Université de Lille. 1897.

ment de revivre le passé et de lui rendre sa figure, sa couleur, son âme. Au contraire, elle analyse le réel, elle le décompose en éléments les plus simples possible; elle traduit la vie en concepts théoriques; elle est abstraite, aride et froide.

Je n'oublie pas que l'histoire cherche aussi à expliquer les faits; mais elle les explique à sa manière en les rapportant comme à leurs causes à des volontés humaines. Elle passe alors de l'action aux acteurs, des événements aux hommes, et, de préférence, à ces individus éminents qui ont préparé ou accompli les grands changements historiques. Elle met toutes ses complaisances dans les grands hommes, conquérants, fondateurs d'empire ou de religion, savants, poètes, créateurs de toute sorte, parce qu'elle sent qu'elle leur doit sa plus riche matière, et qu'ils ont, surtout à l'origine, façonné les peuples, institué les États, pétri les âmes, construit les cerveaux. Mais quand elle est arrivée à ce point, quand elle a rencontré la pensée ou la volonté d'un homme, elle s'arrête comme devant une cause première, impénétrable. C'est, en effet, le mystère de l'individualité. Aussi la trame des événements historiques est-elle vraiment inextricable. On y peut suivre un moment quelques fils plus longs ou plus gros que les autres, mais ils sont presque sans cesse traversés, rompus par les caprices des passions, ou par les jeux de la nature qui mêle au hasard⁽¹⁾ ses lois, à elle, avec les nôtres et qui embrouille encore l'écheveau. Je ne sais plus qui demandait ce qui serait arrivé, ou plutôt ce qui ne serait pas arrivé si l'impératrice Sophie n'avait pas eu l'idée malsonnante d'envoyer une quenouille au général Narsès. Sans doute, Narsès n'aurait pas appelé les Lombards, qui n'auraient pas menacé le pape, qui n'aurait pas demandé l'aide de Pépin de France, qui n'aurait pas enlevé à l'empereur pour le donner au pape l'exarchat de Ravenne. Or, si la papauté n'avait pas eu de pouvoir temporel, toute l'his-

⁽¹⁾ Dans le sens où Gournot entend ce mot : l'indépendance de plusieurs séries de causes concourantes.

toire aurait suivi un autre cours, jusqu'à ces marins français de l'*Orénoque* qui n'auraient pas monté la garde à Civita-Vecchia au moment de la guerre de 1870; et peut-être. . . . Mais Pascal a dit plus énergiquement : « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » L'histoire est le domaine de la contingence. C'est pour cette raison qu'elle ne repasse jamais par les mêmes voies, et pour cette raison encore qu'elle est impuissante à prévoir. Cournot compare ces historiens fatalistes qui expliquent le passé à merveille par de prétendues lois d'évolution, sans jamais prédire l'avenir, « aux conteurs de ces fictions épiques où un personnage divin découvre au héros les destinées de sa race, à condition que sa clairvoyance cesse précisément vers l'époque où le poète a chanté⁽¹⁾ ». Pour le dire nettement, il n'y a pas de lois historiques.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas de lois dans les événements historiques, cachées sous leur contingence, ni que l'analyse scientifique ne puisse les atteindre, pourvu qu'elle parvienne à un certain degré d'abstraction. Dans l'élévation de César à Rome, il est possible d'apercevoir la nature du gouvernement populaire qui penche vers la tyrannie; dans l'appauvrissement de l'Espagne au xvi^e siècle, il est possible de connaître la nature de la richesse qui se consume si vite et doit sans cesse être reformée par le travail. Supposons, par exemple, que ce passage, si souvent signalé par l'histoire, de la démocratie à la tyrannie fût une loi proprement dite, fondée en dernière analyse sur la nature de l'âme humaine, qui, livrée à elle-même sous la discipline relâchée des états libres, développerait ses pires instincts jusqu'à prendre pour devise ces mots qui précisément servent de titre au livre d'un de nos jeunes césariens : « Le sang, la volupté et la mort »; c'est, on le sait, l'enseignement de Platon dans le VIII^e et le IX^e livre de *la*

⁽¹⁾ *Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. II, p. 211.

République, qui contiennent la plus étrange et la plus profonde sociologie qui se puisse concevoir. Une telle loi ne serait pas historique, à proprement parler, et ne déterminerait point nécessairement l'évolution de la France contemporaine, mais ce serait une vérité capitale de la science politique. Et, appuyée sur cette loi, la science serait capable de prévision. L'événement concret qui est passé ne se renouvelle pas; mais dans les événements nouveaux, le phénomène abstrait, déjà déterminé, se retrouve et, dès lors, ses effets nécessaires peuvent être annoncés d'avance avec une probabilité scientifique. Ce sont des prévisions partielles et toujours conditionnelles. Il n'en est pas autrement dans les sciences de la nature où l'on retrouve, comme dans les actions humaines, en proportion bien différente, il est vrai, comme nous le verrons, et par d'autres raisons, un certain mélange du contingent et du nécessaire, du général que la science détermine et du particulier qui échappe à la détermination et à la prévision. Stuart Mill a bien exprimé ce caractère de la loi : « Toutes les lois de causation étant sujettes à être contrariées doivent être exprimées en termes qui n'affirment que des tendances et non des résultats effectifs⁽¹⁾. »

Je ne puis tout dire. Il faudrait rappeler encore que l'histoire propose souvent une autre explication que celle dont je viens de parler, à savoir une explication des faits par des causes générales; et, pour cela, elle tente de distinguer les faits principaux des faits secondaires, et l'essentiel de l'accidentel; par où elle se rapproche des sciences sociales, sans pouvoir cependant arriver à des lois, parce qu'elle reste enfermée dans le concret et qu'il ne lui appartient pas d'user de l'analyse et de l'abstraction pour chercher ce qui demeure sous ce qui passe. Et il faudrait, d'autre part, montrer que les sciences sociales ont plus ou moins de peine à se dégager de l'histoire et que toutes n'ont pas acquis et ne paraissent même

¹⁾ *Logique*, livre III, ch. X, § 5.

pas susceptibles d'acquérir la même indépendance. Ainsi la science économique est la plus avancée de toutes, parce que la conception abstraite du désir de la richesse, de l'*homo æconomicus*, est facile et naturelle; tandis que bien des auteurs ne conçoivent même pas l'idée d'une science politique, ou ne la croient pas possible, parce qu'en effet le phénomène politique ne se laisse pas abstraire aisément du milieu des faits sociaux. Les belles considérations des anciens sur la politique se rapportent en partie à ce que nous appelons la sociologie et en partie à l'art politique. Cependant on y trouverait à glaner nombre de vérités importantes pour la science politique proprement dite.

Ceci nous amène, pour achever de circonscrire le domaine des sciences sociales, à faire une distinction plus délicate encore que la précédente, et qui ne peut être non plus une séparation, entre la théorie et la pratique, ou, comme on dit souvent, entre la science et l'art. Quand il s'agit des actions des hommes, il est intéressant de remonter aux causes qui les déterminent; mais il est plus important encore de considérer le but pour lequel elles sont faites. De là deux objets distincts, ou plutôt deux points de vue auxquels il est inévitable que le savant qui s'applique à l'étude des choses humaines se place tour à tour, sans toujours s'en rendre compte. De là, encore, deux sortes de sciences; car la solution des problèmes relatifs aux fins de l'action prend nécessairement la forme d'une théorie construite par le raisonnement sur la base de l'expérience, c'est-à-dire qu'elle présente les caractères de la science, aussi bien que la recherche des causes et des lois. De là, enfin, tant de discussions sur la part à faire à la causalité et à la finalité dans les sciences sociales, discussions qui remplissent les manuels de sociologie. On lèverait, je le crois, ces difficultés, si on distinguait les théories relatives aux faits des théories relatives à ce qui doit être; les sciences du réel, et les sciences de l'idéal. Wundt a proposé, avec quelque succès, de donner à ces dernières le nom de

sciences normatives. Et ce nom est très convenable. On pourrait encore les appeler les arts de la vie sociale, en s'autorisant de ce passage de Stuart Mill dans sa *Logique* : « Le mode impératif est la caractéristique de l'art en tant qu'il se distingue de la science. Tout ce qui s'exprime par des règles, par des préceptes, et non par des assertions relatives à des questions de fait, est un art ⁽¹⁾. » Et cette considération est très forte. Cependant on ne peut espérer qu'elle puisse prévaloir sur les raisons très fortes aussi qui portent les théoriciens de l'idéal à réclamer le nom de science pour des spéculations d'une si grande importance. Et d'ailleurs les mots, quels qu'ils soient, ne tromperaient pas, si les idées étaient claires. Or ce qui est essentiel à mon sens, c'est de distinguer l'explication du réel, la science proprement dite, de la spéculation sur l'idéal. Le socialisme est une doctrine de l'idéal économique, tandis que l'économie politique est une science. C'est une science mal assise, soit, toute pleine de contestations dès la première définition qu'elle essaie de poser, la définition de la valeur, et cela précisément parce que le socialisme la tire à lui, autant qu'il le peut; mais enfin elle est, en partie au moins, une science, c'est-à-dire un ensemble de propositions démontrables et vérifiables, sur lesquelles l'accord des savants doit se faire. Au contraire, les problèmes relatifs au bien et au mal, relatifs à l'idéal, ne sont pas susceptibles de solution scientifique à proprement parler, et donnent naissance à des systèmes où domine la méthode *à priori*. Ne comprend-on pas mieux ainsi la véritable signification de ces vastes spéculations de la première moitié du siècle, la doctrine du droit de Kant, la théorie de l'État de Hegel, les théories sociales des saint-simoniens et de Fourier, et même, en dépit de son titre, la Politique positive d'Auguste Comte? Ce sont des systèmes qui construisent la société idéale, non des essais scientifiques pour comprendre le réel. Et

⁽¹⁾ *Logique*, livre IV, ch. XII, § 1.

dans de telles spéculations, il faut bien que l'esprit embrasse l'ensemble de la vie humaine; l'idéal économique doit être juste, et ne se sépare pas de l'idéal juridique. L'idéal de l'État est aussi bien de consacrer le droit et de régler les relations économiques. C'est dire que toutes les sciences de l'idéal vont se perdre, ou plutôt se retrouver dans la morale : ce qui rend inévitable l'emploi d'une méthode synthétique et déductive. Il serait, certes, d'un grand intérêt de s'arrêter sur cet ordre de recherches et d'examiner un moment la constitution de la morale, en général, et des sciences morales particulières qu'elle comprend. Mais ce serait prétendre beaucoup. Et je paraîtraï peut-être mieux observer la distinction que je recommande, si je m'attache à traiter seulement des sciences sociales proprement dites.

Dès que celles-ci sont ramenées sur la terre et attachées aux faits, il apparaît qu'elles ne peuvent user que de la méthode commune des sciences, qui consiste dans une union étroite du raisonnement et de l'expérience. Toutes les sciences ont le même but et la même structure essentielle; et s'il n'y a pas une science générale, il y a une idée de la science qui s'est constituée d'une manière définitive au commencement des temps modernes. C'est précisément d'après cette idée que le philosophe peut essayer de concevoir les sciences sociales, même celles qui tardent à naître. Or à cette idée est liée nécessairement une méthode qui est la méthode scientifique et qui se retrouve dans toutes les sciences, et jusque dans les mathématiques. Les mathématiques paraissent être le triomphe de la méthode *à priori*. Pourtant, à y regarder de près, on trouverait des données expérimentales au point de départ de leurs théories et une généralisation inductive dans chacun de leurs progrès. Seulement en avançant, et par une sorte de coquetterie, elles se purifient de toutes les traces de l'expérience en transformant les données de fait en postulats, et les résultats de l'induction en définitions et en principes. D'ailleurs, à

les prendre dans leur ensemble, elles forment un art : l'art de mesurer, ce qui explique certaines analogies de méthode qu'elles ont aussi avec les sciences de l'idéal, analogies, on le sait, qui avaient frappé l'esprit de Kant et l'ont décidé à traiter de la morale en géomètre. Mais, dans toutes les sciences du réel, sciences de la nature ou sciences sociales, la méthode comprend nécessairement trois opérations essentielles : observer, raisonner et vérifier. Ce sont les procédés particuliers de ces opérations qui varient avec chaque science, selon la nature de leurs objets. Le progrès des sciences physiques depuis le xvii^e siècle tient à deux causes essentielles : l'application des mathématiques et l'emploi systématique de l'expérimentation. Il faut reconnaître que les sciences sociales ne se prêtent ni à l'un ni à l'autre de ces procédés. Elles ne peuvent faire qu'un usage en quelque sorte extérieur du calcul; tandis qu'en physique, il est une analyse, en matière sociale il ne sert guère qu'à compter les faits⁽¹⁾; et, d'autre part, elles ne font guère d'expériences proprement dites, car le savant ne manie pas les hommes, ni même l'argent. Les mesures du législateur, les expériences du praticien ne sont pas vraiment, quoiqu'on s'y soit souvent trompé, des expériences scientifiques; elles offrent seulement une matière nouvelle, aussi complexe, à l'observation du savant⁽²⁾. Les sciences sociales rachètent comme elles peuvent, bien imparfaitement, cette très grave infériorité. Elles suppléent à l'expérimentation par la méthode comparative qui s'applique surtout dans l'histoire; et elles donnent à l'observation de la précision par la statistique, procédé très important dont l'usage mieux dirigé et plus étendu contribuera beaucoup à leurs progrès; non pourtant

⁽¹⁾ Cependant, dans certaines parties de l'économie, dans la théorie des prix notamment, Cournot, Walras et quelques autres auteurs ont essayé de faire du calcul un instrument d'analyse.

⁽²⁾ Voir la *Politique expérimentale* de Léon Donnat. Voir aussi Belot, *Introduction à la Logique des sciences morales de Stuart Mill*, p. Lxvii.

que la statistique conduise par elle seule à des lois proprement dites, à des lois explicatives; car, pour les moyennes qu'elle permet de calculer, personne, sans doute, n'y verra autre chose que des généralités très grossières, parfois tout à fait factices; et pour les constantes qu'elle fournit directement, comme le taux des mariages, des suicides, ce sont des effets complexes de causes inconnues, très probablement variables, et dont le concours seul, par une sorte de compensation, reste fixe; où, par conséquent, l'on ne saurait reconnaître que des lois empiriques, simples données de la science, qui n'y entrent jamais comme un élément constitutif. Les éléments constitutifs des sciences sociales sont, comme en physique, des vérités abstraites obtenues par le raisonnement et vérifiées, autant que possible, par l'expérience. J'aime à citer, pour donner un échantillon de ce genre de vérités, une loi économique bien connue, la loi de Gresham, que l'on voit sortir par une multiple déduction de la définition de la monnaie. Cet exemple montre assez bien, ce semble, comment les sciences sociales font usage de l'abstraction et se constituent par l'emploi du raisonnement déductif.

En somme, il ne semble pas trop malaisé de se mettre d'accord sur les procédés d'investigation qui leur conviennent. C'est la nature des choses qui les leur impose. Il n'y a pas plusieurs manières de dégager la loi des faits. Au vrai, les querelles de méthode sont le plus souvent oiseuses. Ce qui sépare les écoles, ce n'est pas la méthode, c'est l'idée générale dont elles s'inspirent, c'est le point de vue où elles se placent pour envisager les faits. Il est facile de recommander l'usage de l'abstraction. La difficulté commence, et la divergence des vues, quand il s'agit de distinguer dans les faits si enchevêtrés de la vie sociale l'élément qui est réellement essentiel. Chacun l'assigne par une conjecture où il y a quelque chose d'arbitraire. Aussi entrerait-on bien plus profondément dans notre sujet, si l'on essayait de définir ce qu'il y a de ca-

ractéristique dans chacun des genres de faits qui est l'objet d'une science sociale, depuis le phénomène religieux jusqu'au phénomène économique. Je dois me borner à considérer ces sciences dans leur ensemble. Il me suffira donc d'examiner l'idée directrice dont elles dépendent toutes, qui leur fournit leurs hypothèses générales, qui oriente leurs recherches, et jusqu'où il faut remonter pour trouver l'origine de la divergence des principales doctrines. Elle n'est autre que l'idée même de la société.

On peut concevoir la société comme un être réel organisé, dont les individus sont comme les membres; et on peut la concevoir comme une simple abstraction de l'esprit qui n'a de base que dans les relations des individus. Si l'on me permet d'employer les termes de l'école, je dirai que la sociologie peut être réaliste ou nominaliste. Précisément l'évolution de toutes les sciences sociales dans les cinquante dernières années s'est faite en passant d'une idée à l'autre; elles ont traversé d'abord une période que l'on peut appeler biologique; elles sont entrées maintenant dans la période psychologique. C'est ce que je voudrais montrer brièvement.

La comparaison de la société avec le corps vivant est si naturelle, que cette image s'est offerte à l'esprit des premiers penseurs grecs. Pour les Socratiques, la cité, *πόλις*, est un être vivant, *ζῶον*. Il semble donc que les lois de la vie s'appliquent aux sociétés, et que la biologie doit être la base de la sociologie. Telle est l'idée fondamentale de la doctrine d'Auguste Comte. Elle a été reprise et développée par Spencer, avec plus de rigueur encore, parce qu'il rejetait la thèse de la discontinuité des formes de l'existence, enseignée par Comte, pour y substituer une évolution continue; et aussi avec une ampleur, une abondance de vues, une masse incroyable de faits, qui devaient l'imposer pour un temps à tous les penseurs.

Vers la même époque, d'ailleurs, paraissaient deux ouvrages importants qui achevaient de faire prévaloir l'idée naturaliste :

en Allemagne, le livre de Schœffle, dont le titre est tout un programme : *Bau und Leben des socialen Körpers* (*Structure et vie du corps social*); et en France, le beau livre sur les *Sociétés animales* de M. Espinas, l'un des promoteurs parmi nous de la science nouvelle, que j'aimerais à louer, si une loi jalouse, qui tient, je pense, à une interprétation pharisaïque de l'Évangile, ne voulait que nous réservions notre reconnaissance aux ouvriers de la onzième heure. Au point de vue où se placent ces savants, l'individu est dans la société comme la cellule dans le corps vivant; il entretient obscurément la vie de l'organisme; mais il reçoit du dehors les éléments qui font sa substance, et le mouvement qui fait son activité. Les institutions sociales sont les organes ou les tissus dont la structure détermine ses fonctions; et les lois sociales sont des lois naturelles qui ont leur siège au-dessus de lui et s'exercent d'elles-mêmes. Il est roulé dans le torrent de l'évolution des sociétés, des peuples, des races. On le perd de vue, et on a l'illusion que les faits sociaux s'accomplissent non seulement sans la volonté, mais en dehors même de la conscience des individus. Jadis Fénelon croyait assurer la démonstration de l'existence de Dieu en comparant le monde à l'*Iliade*, qui témoigne de l'existence d'un auteur. Mais l'*Iliade* ne prouve plus l'existence d'Homère; elle est l'œuvre du génie de la Grèce. Et toute grande poésie est de même impersonnelle. Il y a eu chez les peuples primitifs un instinct qui a créé les langues et qui, malheureusement, s'est perdu⁽¹⁾. La discipline sociale a formé dès les premiers temps notre conscience morale; seulement, plus heureuse que celle du langage, cette œuvre se poursuit encore. L'âme tout entière de l'individu est une création sociale. Cournot écrivait en 1861 : « L'homme individuel avec les facultés qu'on lui connaît est le produit de la vie sociale, et l'organisation sociale est la véritable condition organique de l'apparition

(1) Renan.

de ces hautes facultés⁽¹⁾. » Et ailleurs : « Newton a dû d'être Newton bien moins à quelques détails de la structure de son cerveau qu'à la vie qui animait l'Angleterre du xvii^e siècle, à la vie dont on vivait au sein de l'Université de Cambridge, de la Société royale de Londres et de la Chambre des Communes⁽²⁾. » Vous savez, Messieurs, comment Taine, Renan, la plupart des historiens se sont faits les échos de ces pensées. Les philologues eux-mêmes ont cru voir les mots vivre, comme le philosophe voyait vivre les idées; et ils parlaient, comme leurs confrères en sciences sociales, de l'évolution de l'organisme linguistique accomplie sous l'action de la concurrence vitale et de la sélection naturelle. Et puis toutes ces belles conceptions, après nous avoir longtemps enchantés, se sont affaïssées peu à peu; elles ont perdu leur âme de vérité; et maintenant elles ne paraissent plus que comme des expressions mythologiques, vaines, sinon dangereuses.

On s'est aperçu, en effet, de cette vérité bien simple, que la société n'est pas une chose visible, une réalité physique, qu'elle n'existe que dans la conscience des individus, qu'elle n'est faite que de nos sentiments et de nos idées, qu'elle est, à la lettre, un être spirituel. Et la conséquence a suivi, que les lois sociales ont leur fondement dans les lois psychologiques. De tous les côtés, presque en même temps, les savants sont arrivés à cette même conclusion, par un accord remarquable, dont je voudrais apporter ici quelques témoignages. L'économiste Wagner écrit que « le caractère éminent de l'économie politique est d'être une psychologie appliquée et que les erreurs théoriques ou pratiques des économistes se laissent ramener à des erreurs de psychologie⁽³⁾ ». Dans une introduction au livre de Lang : *Mythes, Cultes et Religion*, M. Marillier montre que les vraies causes des croyances religieuses doivent être cher-

⁽¹⁾ *Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. II, p. 3.

⁽²⁾ *Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme*, p. 190.

⁽³⁾ Ap. Bouglé. *Les sciences sociales en Allemagne*, p. 75.

chées dans l'état intellectuel de l'homme primitif et il conclut ainsi : « Les problèmes que les études de mythologie amènent en dernière analyse à se poser sont des problèmes de psychologie ⁽¹⁾. » Hier même, M. Bréal s'élevait contre « la fantasmagorie » d'une évolution organique des langues, et pour rétablir la volonté humaine dans le domaine des mots, il écrivait son livre sur la *Sémantique*, où il expose les lois intellectuelles du langage. M. Tarde, qui plus que personne a contribué à faire prévaloir la thèse psychologique, l'a appliquée à la sociologie générale; on pourrait reprendre un mot célèbre, en le modifiant, pour caractériser son œuvre : « Donnez-lui le désir et la croyance, et il construit le monde social. » Un penseur original et profond, M. Lacombe, dans son ouvrage sur l'*Histoire considérée comme science*, a montré par l'exemple comment la psychologie résout scientifiquement les grands problèmes de l'histoire. Et, en même temps, tous ces auteurs rejettent les explications biologiques. « Il n'est plus permis, dit M. Tarde, d'entendre cette expression dont on a tant abusé, le génie d'un peuple ou d'une race, et aussi bien le génie d'une langue, le génie d'une religion, comme l'entendaient nos devanciers. . . Le génie collectif, impersonnel, est la photographie composite des génies individuels, il ne doit pas en être le masque ⁽²⁾. » « Les idées de race et de génie, dit à son tour M. Lacombe avec non moins de force, ont servi de masque à la contingence. » Mêmes déclarations de M. Seignobos dans un livre tout récent : « L'expérience du passé, dit le savant historien, préserve d'expliquer par les analogies biologiques (sélection, lutte pour l'existence, hérédité des habitudes) l'évolution des sociétés qui ne se produit pas par l'action des mêmes causes que l'évolution animale ⁽³⁾. » Et ceci encore : « Il n'y a d'histoire que des actes individuels. . . Ce qu'on appelle la structure de la société, ce sont les

⁽¹⁾ Lang. *Mythes, Cultes et Religion*, p. vii.

⁽²⁾ *Revue de métaphysique et de morale*, n° de janvier 1878.

⁽³⁾ *Introduction aux études historiques*, p. 279.

coutumes et les règles qui répartissent les occupations, les jouissances et les fonctions entre les hommes ; et le fonctionnement de la société, ce sont les actes habituels par lesquels chaque homme entre en rapport avec les autres⁽¹⁾. » Enfin, sur l'idée de race : « Il n'est plus nécessaire de démontrer l'inanité de la notion de race⁽²⁾. » N'est-il pas digne de remarque que cette idée descende dans la rue, agitée par des journalistes ignorants, au moment où elle est bannie du cabinet des savants ? Enfin M. Durkheim lui-même, qui avait paru faire de la science sociale un chapitre non pas même de la biologie, mais de la physique dans son premier ouvrage sur la *Division de travail social*, où il ne parlait que de densités et de volumes, se rallie à l'idée nouvelle. Dans un ouvrage tout récent sur *le Suicide*, il affirme toujours le caractère spécifique du fait social, mais il écrit ceci : « Nous ne voyons aucun inconvénient à ce qu'on dise de la sociologie qu'elle est une psychologie, si l'on prend soin d'ajouter que la psychologie sociale a ses lois propres, qui ne sont pas celles de la psychologie individuelle⁽³⁾. » Et ceci encore : « En séparant la vie sociale de la vie individuelle, nous n'entendons nullement dire qu'elle n'a rien de psychique. Il est évident, au contraire, qu'elle est essentiellement faite de représentations⁽⁴⁾. » Si l'on prend garde que M. Durkheim n'est pas seulement un savant d'une rare vigueur d'esprit, mais un professeur éminent qui a des disciples, et qu'il vient de grouper autour de lui pour une œuvre de longue haleine, l'*Année sociologique*, la plupart des jeunes agrégés de philosophie qui s'adonnent aux études sociales, on pensera sans doute que cette déclaration, que je relève, ne manque pas d'importance, et qu'elle peut servir à marquer le jour où l'idée spiritualiste a triomphé de l'idée naturaliste.

⁽¹⁾ *Introduction aux études historiques*, p. 209.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 208.

⁽³⁾ *Le Suicide*, p. 352.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 352.



Je crois qu'il faut se réjouir de ce changement. Sans entrer dans le fond du débat toujours pendant entre le spiritualisme et le matérialisme, et sans décider si le spiritualisme est le vrai, on doit accorder qu'il donne pour l'explication des choses humaines un principe plus élevé et plus fécond. Si ample que soit la nature, l'âme est encore plus variée et plus riche ; car d'abord elle reflète la nature et la retrouve dans ses idées, et, de plus, elle porte dans ses aspirations le monde idéal de l'art, de la morale et de la religion, dont on ne trouvera jamais l'équivalent dans les énergies mécaniques ou chimiques des corps. On comprend donc plus profondément les phénomènes sociaux, si, au lieu d'y chercher les lois de la vie animale, on y entrevoit les lois de la vie psychologique. Ainsi il est permis de considérer la nouvelle conception comme un progrès de la science sociale. Cependant je souhaite qu'elle ne laisse pas perdre la vérité importante contenue dans l'idée naturaliste, cette vérité que défendent, chacun à sa manière, mais avec une égale autorité, MM. Espinas et Durkheim, et que risquerait de méconnaître le nominalisme de quelques-uns de nos auteurs, à savoir la réalité de l'élément social. Les espèces et les genres de la nature ne sont pas sans doute des êtres ; mais ils ne sont pas non plus de simples fictions du langage. Ce sont des groupes de lois qui constituent, en partie, l'essence des individus. Les individus de la même espèce ont donc, pour une part, pour une très grande part, une essence commune. Et de même la société est une portion, une très grande portion de nos âmes ; en elle, nous sommes non pas seulement unis, mais un. M. Tarde incline à voir dans les individus des monades, à la manière de Leibniz, tout originales et substantiellement distinctes, et qui sont, dans l'uniformité de la matière, le principe de toute différence et de toute nouveauté. Soit : mais qu'il n'oublie pas que, pour Leibniz, la plus humble monade est « le miroir représentatif de l'Univers », et que si l'Univers n'est sous un rapport qu'un reflet partout réverbéré, sous un autre rap-

port il a plus de réalité que chaque monade prise à part. Il reste donc permis de parler d'un esprit humain qui est autre chose que la collection des esprits individuels, et qui à la longue « a plus d'esprit que Voltaire », car il a pour fond les vérités accumulées avec le temps; et aussi d'une conscience collective, ou mieux d'une conscience commune, dont on peut dire qu'elle se fait dans l'histoire, et qu'elle est la conscience du genre humain: *conscientia generis humani*. L'idée spiritualiste ne conduit donc pas nécessairement à l'individualisme; elle peut faire une part à la réalité de la vie sociale.

Ainsi se trouve définie, si je ne me trompe, l'idée directrice des sciences sociales. Il reste à essayer de suivre des yeux leur développement et à marquer, s'il est possible, le degré de perfection qu'elles peuvent atteindre. Et d'abord doivent-elles se réunir en une science unique, en une science sociale générale qui étudierait ce que Stuart Mill appelle des *états de société*, c'est-à-dire la liaison de tous les phénomènes sociaux simultanés, idées, croyances, coutumes, forme du gouvernement, état de l'industrie. . . c'était la conception de Comte et de Stuart Mill. Elle a été beaucoup discutée dans ces derniers temps, souvent sous une forme bien scolastique: on demandait si la sociologie est une science, si elle existe. Une telle conception doit paraître chimérique. Nous avons vu que les sciences sociales ne peuvent arriver à la détermination des lois que par l'analyse du réel: c'est dire qu'elles doivent se briser en fragments de sciences, loin de s'unir dans une même synthèse. On ne prend pas garde qu'il n'y a pas davantage une science de l'univers, mais diverses sciences naturelles placées à des points de vue différents, point de vue physique, point de vue chimique, . . . De même, il ne peut y avoir une science de l'humanité. Le mot de sociologie, un peu rude pour l'oreille du puriste, est cependant nécessaire. Il désigne tout d'abord un point de vue, une méthode,

si l'on veut, selon laquelle il est intéressant d'étudier toutes les manifestations de l'esprit. C'est à ce point de vue que le regretté Guyau a traité de l'art et de la religion. Il a cru trouver à la source de l'émotion esthétique « un sentiment de solidarité sociale » ; il a cherché « le fond des religions dans une sociologie mythique ou mystique ». M. Durkheim dit de la même manière : « La puissance qui est devenue l'objet de l'adoration de l'individu, c'est la société dont les dieux ne furent que la forme hypostasiée. » Formule sans doute trop tranchante ; car les puissances de la nature, l'éclat des astres, les mystères de la vie et de la mort, ont fait impression dans l'imagination des hommes autant que la puissance sociale. Il est vrai cependant, d'une large vérité que la Cité de Dieu est l'image embellie de nos cités humaines, et que les lois de la justice éternelle sont, comme le voulait Socrate, les sœurs des lois de la République : *οἱ ἡμέτεροι ἀδελφοὶ οἱ ἐν Αἴδου Νόμοι*. Les considérations sociologiques ne manquent donc, on le voit, ni de vérité, ni même de beauté.

Et maintenant la sociologie n'est-elle pas quelque chose de plus qu'un tel genre de considérations ? Ne pourrait-on concevoir une sorte de science qui ne serait pas la synthèse des sciences sociales, mais qui s'élèverait au-dessus d'elles toutes, pour s'attacher à l'élément commun des faits sociaux, et pour en dégager les lois générales de toutes les relations humaines : science qui, à cause de son extrême généralité même, se laisserait déduire presque immédiatement de la psychologie ; qui serait cette psychologie sociale que réclame M. Durkheim, ou plutôt une philosophie des sciences sociales ; elle pourrait même être plus vraie que les philosophies de l'histoire, toujours artificielles, et plus sereine aussi, parce qu'au lieu de nous emporter dans le flot d'une évolution toujours incertaine et toujours troublée, elle nous donnerait le spectacle de l'âme dont les lois sont fixes, et nous y montrerait s'élargissant sans cesse sous l'action du sentiment et de l'idée les cercles de la sympa-

thie, de la justice et de la solidarité : telles les ondes qui se propagent à partir d'un foyer lumineux. J'ai l'air de raconter un rêve de mon esprit. Non, je pense à l'œuvre étrange et captivante d'un penseur français, écrite dans une langue tourmentée qui éclate sous la charge des idées, mais où l'on goûte une sorte d'ivresse intellectuelle; à peu près achevée maintenant, elle est exposée dans trois livres que vous connaissez bien : *Les lois de l'imitation*, *La logique sociale*, *L'opposition universelle*.

Tant de travaux et si importants n'excitent pas seulement une admiration stérile. Ils inspirent le goût de ces études aux jeunes gens. Aussi de toutes parts, des facultés de droit, des facultés des lettres, de l'École normale, les travailleurs viennent aux sciences sociales.

Une si belle ardeur permet-elle de présager pour elles des progrès rapides, éclatants, quelque chose de comparable à l'épanouissement de la physique au xvii^e siècle ou de la chimie au commencement du nôtre ? Il ne faut décourager personne, et les jeunes esprits moins que les autres. Cependant je dois avouer qu'une telle espérance ne me semble pas permise. Pour en juger, il faudrait commencer par discerner la cause de l'imperfection actuelle de ces sciences et de la lenteur de leur développement. Auguste Comte, on le sait, a cru la trouver dans la loi même de l'évolution des sciences : raison qui n'est pas sans valeur, et que nous avons reconnue d'une certaine manière, quand nous avons remarqué que leurs progrès ont été liés à ceux de l'histoire. Cependant on approche davantage de la vérité, quand on met en ligne de compte la très grande complexité des faits sociaux. Et on en approche encore plus, quand on reconnaît, comme nous l'avons vu, qu'elles ne peuvent faire qu'un usage imparfait des méthodes communes des sciences, étant à peu près impuissantes à manier l'analyse expérimentale, et réduites presque exclusivement à l'analyse abstraite,

infiniment moins pénétrante et moins sûre. Mais on n'achèvera de saisir le principe fatal de leur faiblesse et d'apercevoir leurs limites étroites, que si l'on veut considérer sur quel terrain mouvant elles bâtissent.

Les sciences de la nature s'élèvent sur la base à peu près immuable des lois physiques, auxquelles, en tout cas, nous ne changeons rien en apprenant à les connaître. Les sciences sociales ont pour objet ce milieu humain où vivent les individus, et les individus créent ce milieu en vivant. La société change donc sans cesse, et la science même que nous pouvons en acquérir nous aide à hâter ce changement. On pourrait croire, il est vrai, que le poids du passé pèse de plus en plus sur nous, et que, plus l'humanité avance, plus son action est étroitement déterminée. On se rappelle la forte parole d'Auguste Comte : « Les vivants sont de plus en plus gouvernés par les morts. » Il suffirait donc de prolonger la ligne, droite ou courbe, de l'évolution au delà du présent, pour prévoir l'avenir. Mais on ne prend pas garde que l'expérience même du passé nous affranchit de son joug. L'homme mûr, sans avoir sans doute une plus grande somme d'énergie à déployer que l'adolescent, est plus capable de se conduire, parce qu'il sait mieux l'usage à faire de sa liberté. Ainsi l'humanité apprend à mieux déterminer le point d'application de l'acte d'initiative qui doit changer sa marche et infléchir la courbe de son développement. Aussi l'évolution sociale, à quelque moment qu'on la considère, est-elle indéterminée; il est permis de croire qu'elle l'est plus largement encore pour des sociétés civilisées comme les nôtres, que pour des tribus sauvages, plus rapprochées pourtant de l'enfance. Il se produit donc dans le domaine de la vie sociale un phénomène singulier qui n'a jamais lieu dans le domaine de la nature, une sorte d'interférence de la théorie et de la pratique. L'art y tient la science en échec et la limite sans cesse en lui fournissant une réalité toujours nouvelle à élaborer. Nous intervenons dans les lois mêmes que la science

détermine pour desserrer ou pour rompre la chaîne qui unit la cause à l'effet, pour y insérer un anneau nouveau. Il y a dans la science économique des parties qui sont presque d'une science naturelle, celles qui traitent, par exemple, de la part de la nature dans la production, ou encore des rapports des variations de la population avec les variations de la richesse, avec le travail, avec le taux des salaires, avec la rente du sol. Quelques-unes de ces lois même, les plus essentielles, sont indépendantes de toute forme particulière d'organisation sociale et semblent être vraiment des lois de la nature : par exemple, la loi du rendement non proportionnel, que Stuart Mill regarde comme la proposition la plus importante en économie politique, et dont il dit que si elle était différente, presque tous les phénomènes de la production et de la distribution seraient autres ; il nous suffit cependant d'étendre un peu notre connaissance pour réussir à tirer du sol plus de produits avec le même travail. A plus forte raison en est-il ainsi pour cette autre partie de la science, la plus vaste de beaucoup, qui étudie les faits économiques dépendant de l'organisation sociale et de toutes ces institutions qui les déterminent et les gouvernent pour ainsi dire : propriété privée, salariat, concurrence, héritage, etc. Or ces institutions sont notre œuvre, et quoiqu'elles soient plus ou moins enracinées dans les lois de notre être moral, qui sont, si l'on veut, des lois naturelles, elles peuvent être modifiées, elles l'ont été, elles le sont incessamment. Déjà nous restreignons de plus en plus, semble-t-il, la loi de la concurrence. Je lis dans une étude récente de M. Georges Raphaël-Lévy sur l'industrie allemande ⁽¹⁾ que, dans le bassin de la Ruhr, le syndicat des compagnies houillères fixe pour chaque mine un maximum de production annuelle. Il faut remarquer, d'ailleurs, que les lois économiques conçues par abstraction dans un régime de concurrence absolue

⁽¹⁾ *Revue des Deux-Mondes*, n° du 15 février 1898.

garderaient toute leur vérité, si ce régime faisait place à un régime d'association et de solidarité. Seulement elles ne correspondraient plus à la réalité. Peut-être voyons-nous mieux à présent de quelle manière les sciences sociales sont des sciences proprement dites, indépendantes de l'histoire, et de quelle manière elles y resteront éternellement enveloppées. Plus généralement encore, on peut dire que le rapport de la science et de l'art n'est pas le même dans les relations de l'homme avec la nature et dans les relations des hommes entre eux. Dans nos relations avec la nature, l'art est une application de la science, l'art de l'ingénieur une application de la mécanique, l'art de l'agronome, de la chimie; si la science était achevée, l'art serait infallible; et la science n'a d'autres bornes que celles qu'y met la médiocrité de notre esprit. Dans les relations sociales, l'art met bien encore à profit les lois déterminées par la science; mais par cela même il change sans cesse la matière de la science et il s'oppose à son achèvement. Le monde social tout entier est, en dernière analyse, l'œuvre de notre volonté, instinctive ou consciente; et notre volonté, à son tour, n'est mue que par le désir d'un idéal toujours fuyant. Ainsi, par la nature des choses, la science des causes et des lois restera toujours subordonnée à la science de l'idéal, la science économique à la théorie de l'idéal économique, et pour tout dire, la science sociale à la morale.

Ajoutons enfin que l'avenir de l'humanité doit rester un problème, le problème de la lutte du bien et du mal. Nous avons en nous les causes et les moyens du progrès, d'un progrès sans limites : dans notre raison, d'abord, qui, selon la parole de Pascal, est faite pour l'infini, et dans notre cœur, qui a besoin de s'unir au cœur des autres hommes. Mais nous avons aussi des passions violentes et trop souvent une volonté misérable. Les sociétés qui résident dans nos âmes, nous l'avons vu, doivent s'élever avec nos efforts et s'abaisser avec nos défaillances. Une loi d'évolu-

tion fatale paraît donc être une chimère. Le progrès est une espérance permise, il n'est pas une certitude. Pourtant, à mesure que l'organisation de la société devient plus rationnelle, la science est plus nécessaire pour éclairer notre action. Nous ne pouvons plus retourner à la vie instinctive. La raison seule peut guérir les maux qu'elle a causés. Si les sciences sociales ne doivent jamais à elles seules assurer le progrès, on peut dire que de plus en plus elles en seront une des conditions nécessaires.

DISCOURS DE M. ALFRED RAMBAUD

DISCOURS DE M. ALFRED RAMBAUD.

MESSIEURS,

Depuis le jour où M. Guizot organisait l'union des Sociétés savantes, en lui donnant pour charte la liberté, l'institution n'a cessé de prendre de nouveaux développements et, tout le monde en convient, de se perfectionner.

A travers ces modifications, ont persisté deux organismes, dont chaque jour met en lumière plus vive l'utilité et la nécessité.

D'une part, le Comité des travaux historiques, devenu le Comité des travaux historiques et scientifiques, et dont le rôle consiste, comme l'a voulu M. Guizot, à transmettre aux Sociétés savantes, « d'un centre commun, les moyens de travail et de succès qui ne sauraient leur venir d'ailleurs et recueillir à ce même centre les fruits de leur activité pour les répandre dans une sphère plus élevée ».

D'autre part, le Congrès des Sociétés savantes, qui se réunit annuellement à Paris et où vous venez, avec la pleine liberté qu'a voulu vous assurer votre fondateur, mettre en commun et livrer à la plus large publicité les résultats de vos recherches et de vos travaux.

Votre Congrès a subi d'importantes modifications, car toutes les sciences sont venues tour à tour y revendiquer et y occuper leur place légitime. Aux deux Sections qu'avait seules prévues M. Guizot, celle d'histoire et philologie et celle d'archéologie, se sont ajoutées celle des sciences, puis celle des sciences économiques et sociales, puis celle de géographie historique et descriptive. La Section des sciences a dû elle-même se subdiviser en Sous-Sections qui tendent à devenir plus nombreuses.

N'oublions pas que, parallèlement à vos travaux, se poursuivent ceux des Sociétés des beaux-arts, réunies dans la splendide salle de l'Hémicycle, où le pinceau de Delaroche a convié les artistes du passé à entourer les trônes réservés aux trois grands génies artistiques de l'ancienne Hellade.

Nous nous croyons en mesure, Messieurs, quelque ampleur que doivent prendre dans l'avenir, par le progrès même des sciences, vos futures assises, de les suivre dans tous les développements que vous jugerez à propos de leur donner. Il n'est pas à craindre que Paris puisse jamais faillir à ses devoirs d'hospitalité envers les représentants provinciaux de la science et de l'art français.

Ce n'est donc aucune inquiétude de ce genre qui m'a porté à étudier le projet tendant à faire alterner entre Paris et quelque ville des départements l'honneur de recevoir le Congrès des Sociétés savantes.

Ce projet, soumis d'abord à l'examen du Comité, y a rencontré une approbation unanime.

Il est donc entendu que votre prochain Congrès se tiendra dans une ville de province; le suivant, celui de 1900, viendra nécessairement contribuer à l'éclat dont rayonnera la métropole de la France; et ainsi se poursuivra l'alternance.

Les avantages de la réforme sont évidents. Celles de vos sessions qui auront pour théâtre une de nos villes de province, — et non

pas seulement une très grande ville, non pas seulement une ville d'université, mais toute ville qui, parmi les compétitions qu'il est bien permis de prévoir, aura fixé votre choix, — trouveront dans l'originalité même du milieu provincial un renouveau de vitalité et de fécondité.

Tel centre vous offrira l'attrait d'incomparables merveilles archéologiques et préhistoriques; tel autre, celui d'une région infiniment intéressante au point de vue géologique, comme le sont, par exemple, la Bretagne avec ses granits battus de l'Océan, l'Auvergne avec ses volcans éteints, le Languedoc avec ses causses pleines de surprises; ici, vous serez sollicités par des institutions de grand intérêt économique ou social; là, dans un de nos grands ports, vous serez comme baignés d'effluves marins, vous sentirez tout proche les mondes que vous croyiez lointains, et tout près de votre cœur les Frances d'outre-mer. Quelque jour, peut-être, vous serez tentés de passer la Méditerranée et d'aller installer vos assises dans cette Algérie où les *Roumis* ont retrouvé la trace des Romains, ou bien au pied de la colline où se dressa Carthage. Partout vous rencontrerez un accueil empressé, les mêmes souhaits de bienvenue avec tous les accents dont la variété même fait le charme de notre langue; partout votre présence suffira à faire sortir de l'ombre des trésors d'art et de science, suscitera des collaborations inattendues, affranchira des bonnes volontés qu'enchaînait peut-être trop de modestie; et le réveil de vie que vous aurez provoqué sur votre passage profitera peut-être à l'éclat de vos futures sessions parisiennes.

Et ne serait-ce pas déjà un grand avantage que d'avoir mieux fait connaître la province aux savants de Paris, et aux provinciaux mêmes les provinces que, sans une telle occasion, ils n'auraient jamais visitées? Peut-être avons-nous le tort de vivre un peu trop chacun chez soi; si le provincial affectionne son coin de pays, pour beaucoup de Parisiens, Paris n'est qu'un coin, dont ils ne

sortent pas volontiers. Le Congrès les en fera sortir, les promènera au Nord et au Sud, à l'Ouest et à l'Est, leur révélera la variété infinie et l'originalité de ces provinces françaises qui se souviennent d'avoir été autrefois des nations, avec leurs lois, leurs parlements, leur église, leur dialecte, leurs costumes, leur art, leur littérature, tout au moins leur folk-lore. C'est de la forte originalité de ces petites patries que sont faits le charme et la puissance de la grande patrie. Michelet a déjà montré comment de tous ces esprits locaux s'est formé l'esprit national. La France, si diverse de races, est avant tout une harmonie.

Revenons aux travaux que vous avez accomplis cette semaine. Toutes vos Sections ont rivalisé de féconde activité.

La réunion des Sociétés des beaux-arts vous a vus, suivant l'heureuse expression de M. Millaud, sénateur, un de vos présidents, « diriger vos investigations vers toute œuvre qui s'éclaire d'un rayon d'art et de génie ».

La Section d'histoire a mis au jour de précieux documents, précisé d'importants points de détail, sur lesquels pourront se fonder en toute sécurité les travaux d'ensemble, les hardies et larges généralisations comme celles dont M. Darlu nous a offert, au début de son discours, un éloquent exemple.

J'ai vu avec grand plaisir que votre Section d'histoire n'a pas négligé la période révolutionnaire : beaucoup de lectures ont eu pour objet de nous faire comprendre comment fonctionnèrent dans tel département les assemblées locales créées par la Révolution; comment, au plus fort de la tourmente, nombre de localités trouvèrent moyen de vivre en plein repos; et le président de la séance, un historien d'une compétence incomparable, M. Aulard, a eu soin de faire ressortir combien « l'histoire de ces communes, dont la vie fut normale, a un intérêt considérable pour l'histoire générale de la Révolution ».

La Section d'archéologie, par delà les monuments des âges historiques, nous a fait remonter aux origines de l'industrie du fer, au développement déjà si riche de la primitive céramique, à la première lueur d'une pensée artistique chez des hommes qui se terraient dans les cavernes.

La Section des sciences économiques et sociales a rendu de sérieux services à la politique et à l'humanité en étudiant les moyens d'enrayer la dépopulation des campagnes, les divers aspects du fermage et du métayage, la question des habitations à bon marché, la statistique et les causes de la criminalité, les œuvres de mutualité et de prévoyance, la procédure criminelle et correctionnelle, le régime fiscal des valeurs mobilières, la condition de l'étranger en France, la réforme successorale en Allemagne, et mon attention a été particulièrement attirée par la nouveauté et la précision des procédés de critique appliqués à l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau.

La Section de géographie a soulevé d'intéressants problèmes, comme ceux qui concernent les courants de l'Océan, les îles Chausey, les antiques forêts disparues, les pêcheries lointaines, les colonies françaises.

Les Sous-Sections scientifiques ont apporté de précieuses contributions à l'étude des maladies épidémiques, des maladies parasitaires, comme à toutes les branches des sciences naturelles.

Peut-être, parmi ces Sous-Sections, le principal honneur des dernières journées revient-il à celle de photographie. Ceux d'entre vous qui ont assisté à ses travaux sont encore sous la vive impression des révélations de M. le lieutenant-colonel Moëssard sur les services que rend la photographie aux sciences astronomiques, et de MM. Lumière sur les procédés qui leur ont permis de réaliser la photographie en couleurs et d'annoncer une révolution totale dans la librairie illustrée.

Je m'arrête, car je vois que je me laisse entraîner à citer des noms, et je m'étais imposé de n'en citer aucun, pas même les noms de ceux dont les travaux ont le plus contribué à l'éclat de cette session. Pourtant, j'en citerai encore quatre, mais parce que c'est vous-mêmes, Messieurs, qui, par les présentations arrêtées dans les Sections du Comité, les avez désignés à l'attention du Gouvernement.

Comme l'année dernière, et pour les mêmes raisons, c'est-à-dire parce que le contingent attribué à mon Département pour les nominations dans la Légion d'honneur est épuisé depuis le mois de janvier, je ne puis aujourd'hui que proclamer ces noms, mais j'ai l'assurance que le Ministre de l'instruction publique, quel que soit l'homme qui, en juillet prochain, détiendra ce portefeuille, ratifiera ma promesse.

Vous applaudirez, Messieurs, dès aujourd'hui, j'en suis certain, à la présentation qui sera faite alors à M. le Président de la République, pour le grade de chevalier de la Légion d'honneur, de :

M. Édouard-Alfred Martel, membre de la Société de géographie de Paris, de la Société de spéléologie, de nombreuses Sociétés savantes en France et à l'étranger, le hardi explorateur des cavernes qui, de celles des Îles Britanniques, de la Dalmatie, du Monténégro, de la Grèce, a transporté son activité et son audace à celles de l'Aveyron, de la Lozère, des Alpes; qui, de ce monde souterrain a ramené au jour tant de notions précieuses sur le régime et la composition des eaux, la faune des abîmes, l'humanité préhistorique et qui, hier encore, vous tenait sous le charme de sa parole si éloquente et si précise;

M. Louis Rousselet, membre de la Société de géographie et de plusieurs autres Sociétés savantes, le voyageur qui voulut revivre

sur place l'histoire des Dupleix et des Bussy, et qui nous a donné *l'Inde des Rajahs*, le continuateur de Vivien de Saint-Martin dans la publication du *Dictionnaire de géographie universelle*, l'auteur enfin de tant de publications agréables ou utiles à la jeunesse française;

M. Ernest Petit, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, membre non résidant de votre Comité, lauréat de l'Institut, et à qui nous devons tant de travaux éminents sur l'histoire de la Bourgogne;

Enfin, M. Émile Delignières, président de la Société d'émulation d'Abbeville, proposé au Ministre par le Comité des Sociétés des beaux-arts, pour ses savantes publications sur les artistes et les monuments artistiques de la région du Nord.

Messieurs, de cette enceinte où vous êtes aujourd'hui rassemblés, qu'il me soit permis de reporter ma pensée vers d'autres laborieux, d'autres vaillants, d'autres savants, qui s'honorent d'être vos collaborateurs dans la recherche ardente de la vérité scientifique et dans le dévouement passionné à la grandeur française. Ils travaillent loin, parfois très loin de vous, et plusieurs, en ce moment peut-être, endurent la fatigue, les privations et courent péril de la vie.

Je voudrais vous rappeler, en quelques mots, les missions accomplies dans le courant de cette année ou que sont en train d'accomplir ces courageux Français. Ce sera pour leurs efforts une première récompense que la proclamation de leurs noms devant les représentants des Sociétés savantes de la France entière.

Parmi les nombreuses missions qui ont sillonné l'Afrique inconnue, je parlerai seulement de celles qui ont fonctionné sous les auspices du Ministère de l'instruction publique. Celle de M. le capitaine Cazemajou opère en ce moment dans le Sokoto et ses environs, et je n'en ai pas encore de nouvelles précises. En revanche,

j'ai sous les yeux les documents relatifs au voyage accompli, avec une bravoure, une endurance, une précision dans la recherche scientifique tout à fait remarquables, par M. Édouard Foa. Coupant sur plusieurs points les itinéraires de Livingstone et de plusieurs autres de ses devanciers, il a abordé l'Afrique par l'embouchure du Zambèze, remonté le Chiré, exploré à fond les lacs Nyassa et Tanganyika ainsi que leurs abords et regagné l'Atlantique en suivant le cours du Congo, ayant parcouru 10,000 kilomètres dont 6,000 entièrement à pied, rapportant les observations astronomiques, hygrométriques et météorologiques qui rendent définitifs pour la science les résultats de son exploration, et enfin enrichissant nos musées de collections infiniment précieuses.

Dans l'Afrique du Nord, il convient de signaler la continuation des fouilles du P. Delattre sur le sol de Carthage, et l'établissement d'une carte très développée de la vieille métropole punique. Je dois ici remercier MM. les Ministres de la guerre et de la marine, qui n'ont rien négligé pour aider les savants patronnés par le Ministre de l'instruction publique et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

A Madagascar, M. Guillaume Grandidier, marchant sur les traces et désireux d'accroître l'héritage scientifique de son illustre père, reprend l'exploration de la grande île et compte préciser ses recherches par des fouilles dans les gisements de fossiles.

En Égypte, près d'Abydos, M. Amelineau, s'attaquant à de véritables collines formées par les débris de poteries antiques, y a relevé des fragments de dessins ou d'inscriptions qui permettent de déterminer ce qu'était la civilisation égyptienne sept ou huit mille ans avant notre ère.

Je viens de recevoir des dépêches m'annonçant que M. Loret a, dans les ruines de Thèbes, retrouvé les tombeaux de deux des plus illustres pharaons : Aménophis II et Thoutmès III. C'est sur les traces glorieuses de Mariette, de Maspéro et de Jacques de

Morgan que marche le nouveau « directeur des antiquités égyptiennes ».

En effet, M. Loret a succédé en cette qualité à M. de Morgan, qui, ainsi que vous le savez, va entreprendre de nouvelles fouilles en Perse, grâce au crédit de plus de 500,000 francs que j'ai obtenu du Parlement, et grâce à un traité fort avantageux conclu avec le Shah et qui laisse à la France la propriété, par moitié, des objets à découvrir.

Les dernières lettres que j'aie de M. de Morgan m'annoncent seulement la marche de 900 kilomètres qu'il vient d'accomplir de Téhéran à Suze, constamment harcelé par des tribus pillardes, rebelles au roi de Perse, et contre lesquelles notre archéologue a dû se retrancher toutes les nuits, en faisant le guet, son fusil à la main. Nullement découragé par les fatigues, les privations et les dangers, il m'informe que je puis compter, — et croyez bien que je n'en ai jamais douté, — « sur sa prudence et son énergie ».

Un autre de nos missionnaires, M. Sylvain Lévi, professeur au Collège de France, explore en ce moment l'Inde et les confins de l'Inde. A Bénarès, la ville sainte des Indous, il a conversé en sanscrit avec les brahmanes qui, abdiquant tout fanatisme, l'ont traité comme un des leurs, comme un *pandit*. Le Népal, qui se ferme si jalousement aux Européens, s'est ouvert à lui; sa dernière lettre m'est arrivée de Katmandou; le maharadja lui a livré sa bibliothèque de manuscrits rares. Nous pouvons espérer de ce voyage un précieux accroissement de nos connaissances comme de nos collections.

La mission présidée par M. Bonin entreprend un itinéraire qui doit la mener de la Birmanie au Mékong, et de Sining-fou à Irkoutsk en Sibérie.

D'autre part, M. Chaffanjon, déjà connu pour sa mission sur l'Orénoque, à peine reposé de son voyage à travers l'Asie centrale, est reparti avec le dessein d'explorer la Sibérie, la Mandchourie

et la Corée, de dresser la carte de ces pays et d'y faire des recherches d'ethnographie et d'histoire naturelle.

Je dois rappeler que récemment une femme, M^{me} Isabelle Massieu, sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, mais sans aucune subvention, a parcouru la Birmanie, les États Shang, la Mongolie, la Sibérie et le Turkestan.

Ainsi les itinéraires français se croisent sur l'immensité de l'Asie, et nos voyageurs rivalisent de zèle avec les Anglais et les Russes, mais ne sont mus que par l'amour désintéressé de la science, tandis que nos rivaux ou alliés se préoccupent, très légitimement d'ailleurs, de leurs intérêts nationaux dans des régions si voisines de leurs possessions.

L'Amérique n'est point délaissée par nos explorateurs, et prochainement s'ouvrira au Muséum l'exposition des collections que M. le comte Henri de la Vaulx a rapportées de son voyage à travers la Patagonie.

Nous n'abandonnons pas non plus le sol de la Grèce où tant de découvertes, et tout récemment les fouilles de Delphes, ont honoré le nom français. Grâce à un nouveau crédit annuel de 20,000 fr. que vient de voter le Parlement, le service des fouilles est assuré; et notre École d'Athènes, dont les regards sont déjà fixés sur l'île sainte de Délos, n'aura rien à envier aux missions allemandes, anglaises ou américaines.

Les espérances que nous font concevoir les travaux de vos Sociétés, Messieurs, et les hardies entreprises de vos émules en pays lointains ne peuvent nous empêcher de faire un retour sur ce que l'année écoulée, féconde et glorieuse à tant d'égards, nous a apporté de deuils et de regrets.

Le Comité des travaux historiques et scientifiques a perdu quatre de ses membres : dans la Section d'archéologie, M. Le Blant; dans

la Section des sciences économiques et sociales, M. Bufnoir; dans la Section de géographie, M. Schefer; dans la Section des sciences, M. Aimé Girard.

Edmont Le Blant, membre de l'Institut, ancien directeur de notre École de Rome, avait consacré sa vie à l'étude de nos origines religieuses. Son *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule*, qui lui valut la première médaille au Concours des antiquités nationales de 1852; sa collection, commencée en 1878, des *Sarcophages chrétiens de la Gaule*; son étude sur *les Persécuteurs et les Martyrs au premier siècle de notre ère*, resteront ses principaux titres de gloire et l'honneur impérissable de sa mémoire.

Il y a bien peu de semaines que nous disions le dernier adieu à M. Bufnoir, l'un des maîtres les plus éminents qui aient honoré notre École de droit, un des collaborateurs les plus assidus de votre Comité, où sa droiture de caractère et l'élévation de ses idées ont laissé un souvenir inoubliable.

Presque dans le même temps, notre École des langues orientales perdait son directeur, Charles Schefer, qui, avant d'être appelé à la tête de la maison où il fut d'abord élève, exerça les fonctions du drogmanat à Beyrouth, à Smyrne, à Alexandrie, enfin à Constantinople. Il fut mêlé à d'importantes négociations : celles qui aboutirent au traité de 1856, celles qui nous valurent la colonie d'Obock; dans l'intervalle, il avait accompagné la petite armée française qui pacifia le Liban. Il était depuis 1857 professeur de persan à l'École des langues. Il possédait, dans la même perfection, l'arabe et le turc. Nommé directeur de l'École, il lui assura un nouveau local et une autonomie plus complète, y fit créer de nouvelles chaires et conférences, — dont il m'a été donné d'augmenter encore le nombre, — enrichit la bibliothèque, qui passa de 325 volumes à plus de 40,000, commença la série des *Publications de l'École* qui compte plus de 60 volumes, ainsi que le *Recueil des voyages et documents*, enfin rédigea de

sa main pour ces deux collections des ouvrages de premier ordre.

Le jour même où s'ouvrait votre Congrès, nous apprenions la mort d'Aimé Girard, l'éminent professeur de chimie à l'Institut agronomique et au Conservatoire des arts et métiers.

Parmi les membres honoraires du Comité, nous avons à regretter la perte de Georges Ville, qui a rendu tant de services aux sciences agronomiques; — de Léon Gautier, l'historien amoureux de nos institutions et de notre littérature du moyen âge, l'érudit dont les *Épopées françaises* furent une révélation même pour le monde savant et dont le livre sur *la Chevalerie* et l'édition définitive de la *Chanson de Roland* ont rendu le nom populaire jusque sur les bancs de nos écoles; — et enfin de A. Bardoux, le plus aimable et le meilleur des hommes, qui fut, comme Ministre ou comme membre du Parlement, un serviteur passionné du progrès de l'instruction publique à tous ses degrés, et qui, présidant en 1878 votre Congrès, définissait avec tant de justesse votre rôle. Parlant du grand effort que venait d'accomplir la France pour son relèvement intellectuel, il vous disait : « Les Sociétés savantes en représentent un des côtés les plus rares : l'investigation sagace et patiente, l'amour profond des origines, la recherche minutieuse des faits, tout cet ensemble d'études provinciales qui apportent les matériaux de l'édifice... »

Messieurs, qu'il s'agisse d'apprécier les travaux qui vous ont été lus dans ce palais de la Sorbonne, ou d'envoyer une parole d'encouragement à ceux qui travaillent et combattent loin de vous pour la même cause que vous, ou d'évoquer le souvenir de ceux que la mort a enlevés dans nos rangs, nos cœurs battent à l'unisson, émus des mêmes joies, des mêmes espérances ou des mêmes tristesses.

Je voudrais que les étrangers qui, sur les rumeurs ou les tumultes de la rue, jugent sévèrement et jugent mal la nation fran-



çaise, et qui s'imaginent peut-être, pour avoir lu des articles de polémique, que ce peuple est voué à la division et l'impuissance, je voudrais qu'ils se donnassent un moment le spectacle que j'ai aujourd'hui sous les yeux. Ils commenceraient à savoir ce qu'est vraiment la nation française, car vous, les laborieux de la science et de l'art, vous êtes ici comme la représentation et comme l'élite des laborieux de la terre et de l'atelier.

Ceux-ci, tandis que vous accroissez le patrimoine intellectuel de la France, travaillent sans relâche à l'accroissement de sa fortune matérielle. Dédaigneux des vaines clameurs, ils fécondent ces champs sous les renflements desquels vous retrouvez parfois les ossements de leurs aïeux héroïques; ils tissent, ils taillent et ils forgent; ils créent, sans se reposer, la richesse de la patrie; ils accumulent l'épargne qui, aux jours critiques, la rendra maîtresse de l'heure; ils recrutent de robustes soldats ses légions; ils sont l'armée immense des bons citoyens, respectueux des lois et soucieux de l'avenir de la nation. Entre eux et vous, il y a l'air de famille et le sentiment de la solidarité dans le bien. En eux comme en vous, je salue de tout cœur la province française. Et comme c'est dans la province française que se retrouvera le Congrès qui clôt aujourd'hui sa session parisienne, en vous disant merci au nom du Gouvernement, qu'il me soit permis, en tant que membre de plusieurs de vos Sociétés, d'ajouter ce mot : Au revoir !